Les divorcées administratives

Une loi de rapprochement

C'est une catégorie nombreuse d'épouses que la cruauté bureaucratique a séparées, malgré elles, de leurs maris. *Invitus invitam...*

Ce genre spécial de séparation de corps est le privilège peu enviable de la plupart des ménages universitaires : il résulte de l'application littérale du principe des « deux écoles ». Par suite de l'impossibilité de trouver autant de « postes doubles » qu'il y a de couples pédagogiques, Monsieur est expédié en Bretagne pour enseigner les mathématiques pendant que Madame se désole à Barcelonnette, dans un isolement qui n'a rien de splendide.

Comment voulez-vous que ces couples désunis jouissent de la vie domestique ? qu'ils puissent faire face aux dépenses nécessitées par une vie et une comptabilité en partie double ? Et l'on s'étonnera que les fonctionnaires comptent parmi les citoyens les moins riches en descendance !

Une situation aussi défavorable aux intérêts et aux sentiments des fonctionnaires ne pouvait manquer d'appeler l'attention du Parlement. Une proposition de loi, a été adoptée par le Sénat le 11 décembre courant « tendant à rapprocher de leur conjoint les fonctionnaires mariés. » Elle stipule notamment que « dans toute administration, lorsqu'il a été satisfait aux lois sur les emplois réservés, 25 % des postes vacants, au cours de l'année, dans chaque département, sont réservés aux fonctionnaires qui, étrangers au département, sont unis par le mariage soit à des fonctionnaires du département soit à des personnes qui y ont fixé depuis plus d'un an leur résidence. »

Il résulte de cet article, ainsi que l'a déclaré M. Léon Bérard à la tribune de la Chambre, « que 25 % des postes disponibles (les normaliens et les normaliennes une fois placés seront réservés à ceux que nous appelons les « divorcés administratifs », c'est-à-dire aux fonctionnaires mariés, séparés du fait de l'administration ».

Mais le ministre s'est empressé d'ajouter qu'il ne fallait pas se faire d'illusions. « Il sera toujours difficile, vu les règles qui régissent la nomination et l'affectation des membres de l'enseignement, de donner immédiatement et largement satisfaction à cette catégorie très intéressante de fonctionnaires. » Tout ce que peut promettre le père de l'Université, c'est de réunir, dans la mesure du possible, les membres disjoints des familles universitaires et de grouper, sous la même lampe, l'époux et l'épouse. Tout récemment, à un député communiste, qui a écrit d'ailleurs un livre audacieux contre le mariage, et qui supplait le successeur de Charlemagne de rassembler les deux moitiés d'un ménage corse, séparé par la mer, le surintendant des hymens pédagogiques a promis de remplir comme le plus auguste sacerdoce, le rôle sacré de Junon Pronuba !

Espérons que ses bureaux manifesteront, dans l'application de la loi nouvelle, qui sera accueillie avec joie par les « divorcés administratifs », le même désir de rapprocher les conjoints désunis.

Les Fêtes de Noël

A Paris

Paris, 25 décembre. — Les parisiens ont réveillonné en foule. Des arbres de Noël ont égayé de nombreux réveillons dans les établissements où les soupeurs ont dansé une grande partie de la nuit. Des groupes joyeux ont parcouru les principales artères jusqu'au petit jour. Taxis et autobus ont roulé jusqu'au matin sans incidents.

Si la nuit de Noël est surtout une fête, pour les grandes personnes, le 25 décembre est le jour le plus désiré des enfants.

De tous côtés, ce ne sont que cadeaux arbres de Noël et fêtes enfantines. Aussi pour donner un peu de joie aux enfants des familles nécessiteuses, toutes les associations ont-elles tenu à leur offrir des réunions de bienfaisance au cours desquelles des jouets, des bonbons, des vêtements et divers objets utiles ont été distribués.

Le souvenir aux morts

Cependant, en ce jour de joie, nos morts n'ont pas été oubliés.

Sur la dalle de l'arc de triomphe, sous laquelle repose le soldat inconnu, des pèlerins et des passants sont venus dès le matin qui ont déposé de nombreux bouquets, des violettes, des chrysanthèmes, du houx, du gui et de petites couronnes d'immortelles. Les cimetières du front ont eu aussi leur part des hommages du public. C'est ainsi que 1.880 emblèmes du souvenir de couleur verte ont été placées au pied de 1.880 croix blanches dans les cimetières militaires américains de France et de Belgique, notamment à Romagne-sous-Montfaucon, à Thiaucourt et dans la région de Château-Thierry.

LES ENFANTS A L'ELYSEE

Paris, 25 décembre. — Comme l'an dernier, le président de la République et Mme Millerand ont réuni, cet après-midi, à l'occasion de la Noël, les enfants des écoles de la ville de Paris appartenant à des familles particulièrement intéressantes.

Plus de 150 garçons et fillettes, choisis par les maires des différents arrondissements, ont assisté, dans la salle des fêtes, à un concert qui s'est terminé par la distribution de jouets et de bonbons, cueillis à un arbre de Noël.

Un goûter leur a été ensuite offert et en quittant cette fête, toute familiale, chacun des enfants a emporté des vêtements chauds pour l'hiver.

A Lille

A Lille, le Réveillon de Noël fut fêté à la flamande, c'est-à-dire avec beaucoup d'entrain. Fort avant dans la nuit, les restaurants regorgèrent de monde et des groupes déambulèrent en chantant à travers la ville.

Hier, ce fut plus calme. En réalité, ce fut à l'extérieur, une triste journée, grise et pluvieuse au possible que la journée de Noël à Lille. Sans discontinuer, ou presque la pluie tomba, fine et glaciale. Cela vaut d'ailleurs aux établissements de spectacle de réaliser des salles combles. Théâtres, Cinémas et Cafés regorgèrent de spectateurs. Un peu de tous côtés, en public et en famille des arbres de Noël chargés de jouets, de sucreries, furent érigés. Signalons celui des Mutilés de guerre qui, en une fête charmante donnée rue Auguste Angellier, remporta un immense succès.

Des cadeaux de Noël aux villages dévastés

ILS VIENNENT D'ANGLETERRE

On annonce que de nombreuses villes anglaises envoient des cadeaux de Noël aux villages français des régions dévastées qu'elles ont adopté en conformité de l'appel de la Ligue de secours aux régions dévastées de France. Les élèves de l'école supérieure de jeunes filles de Gloucester envoient des jouets aux enfants d'Ovillers-la-Boiselle. La ville de Cirencester envoie des jouets, des effets et d'autres cadeaux utiles pour les enfants de Passel et de Ville. Chaque enfant de Souchez recevra un cadeau de la Municipalité de Kensington.

Un groupe d'écoliers des écoles de Newcastle ira visiter les jeunes écoliers de la ville d'Arras au début de l'année prochaine. C'est un journal de Newcastle l'*Illustrated Chronicle* qui paie tous les frais de cette visite qui durera une semaine.

Loterie de Noël en Espagne

Madrid, 25 décembre. — Le tirage de la traditionnelle loterie de Noël a eu lieu. Les billets gagnants des trois premiers lots avaient été acquis par les habitants de Barcelone.

Le numéro 28876 gagne 15 millions de pesetas, soit plus de 27 millions de francs au cours du change. Le numéro 39756 gagne le second lot, de 10 millions de pesetas; le numéro 34205 gagne le troisième lot, de 5 millions, et le numéro 43253 gagne le quatrième lot, de 2 millions. Celui-ci est resté à Madrid.

⁂

Si l'on demandait à l'immense majorité des Espagnols : « Quel est l'événement le plus important de ce mois de décembre ? » ils ne répondraient pas la crise ministérielle, ni : un nouvel accord commercial franco-espagnol ; mais : le tirage de la loterie de Noël.

La loterie est une institution nationale en Espagne, et une institution officielle, un monopole du gouvernement qui en retire des bénéfices élevés, lesquels ne contribuent pas peu à l'équilibre du budget. Elle fonctionne en permanence au moyen de trois tirages par mois; le prix des billets est de trente, de cinquante ou de cent pesetas et ils se vendent au détail par coupures de trois, cinq ou dix pesetas. Les lots, très nombreux, varient suivant le prix des billets. Il est peu d'Espagnols qui ne jouent plus ou moins à la loterie; il en est qui, pour rien au monde, ne manqueraient un seul tirage, même si, pour se procurer la petite somme nécessaire, il fallait porter quelque objet au Mont-de-Piété.

Mais les trois tirages habituels sont peu de chose à côté du grand, de l'extraordinaire *sorteo* de Noël. Songez donc! le gros lot est de 15 millions de pesetas. (27 millions de francs !) Il est vrai que le prix du billet, mille pesetas, n'est pas à la portée de toutes les bourses; mais avec un dixième de billet, on peut encore gagner un million et demi de pesetas, sans compter les autres lots qui, pour être moins élevés, ne sont pourtant pas à dédaigner.

Les pauvres, si nombreux, ne sont pas les moins acharnés à la poursuite du bonheur par le hasard. Mais d'autres combinaisons surgissent. Les épiciers, les coiffeurs, les cafetiers, fractionnent la fraction et se font marchands de parties de décime. Chacun prend un billet de cent pesetas. La petite bonne, l'ouvrier, l'employé achètent chez leurs fournisseurs, contre reçus, des « participations » variant entre dix sous et dix pesetas. Si l'un de ces billets, aux chances duquel cent personnes participent parfois, gagne un lit quelconque, celui qui a fait la répartition des fractions touche le montant du prix et le distribue entre sa clientèle au prorata des versements.

Voici le grand jour du tirage arrivé : c'est l'avant-veille de la Noël. La vie nationale est suspendue. On ne pense qu'à une chose, une seule question est sur les lèvres : A qui les 15 millions ? Le numéro est proclamé et télégraphié aussitôt dans toutes les localités d'Espagne où se trouvent des bureaux télégraphiques. Parfois on se pose la question pendant quelques jours encore, mais alors avec angoisse, car si l'heureux gagnant tarde à se faire connaître, c'est sans doute parce qu'il demeure à l'étranger : une fortune quitte le pays !

Il arrive aussi qu'un ou deux dixièmes du gros lot tombent chez un épicier de quartier populaire : plus d'un million à partager entre quelques douzaines de familles de pauvres gens. L'enthousiasme, l'exubérance se donnent libre cours; le quartier est illuminé; ce sont des ripailles qui durent toute la semaine. On a vu, à Madrid, des gagnants jeter leur mobilier par la fenêtre.

Et l'on se répète, pendant cette semaine de Noël, des histoires de gros lots antérieurs : il y a en a de grotesques, de joyeuses, de touchantes, de dramatiques. En voici une pour terminer :

Il y avait une fois un ouvrier agricole qui aimait la fille de son maître et était aimé d'elle. Le père s'opposait au mariage à cause de la pauvreté du prétendant. Celui-ci, à force de privations, parvint à économiser cent pesetas, acheta un décime de Noël et gagna le gros lot. Il court chez sa fiancée. O malheur ! Une heure auparavant, la jeune fille s'était tuée de désespoir à la suite d'une scène que lui avait faite son père. L'amoureux se trouve brusquement devant un cadavre sanglant. Il est pris d'un rire inextinguible et déchire le billet. Il était devenu fou !

Le Dimanche Sportif

Foot-ball Association

HOLLANDAIS (ZWALUWEN) ET FRANÇAIS (LIGUE DU NORD) ONT FAIT MATCH NUL

Malgré les Fêtes de Noël et le mauvais temps, huit à dix mille personnes assistaient hier à ce match amical qui se disputait au Parc Jean-Dubrulle, à Roubaix.

Elles n'eurent pas à regretter leur déplacement. Ce fut une belle rencontre les Hollandais ayant pratiqué un jeu scientifique, passes précises, beaux dribblings, un blocage de balle efficace et malgré le terrain gras et détrempé, conservèrent le contrôle du ballon ; par contre, ils furent un peu lents.

Chez les Nordistes, on constata moins de combinaisons, de la fougue, du courage et de la vitesse. Ils firent une première mi-temps superbe, dominant les visiteurs et menant au repos par trois buts à deux.

Dans le second temps, le Nord, bien que fatigué, rentra tout de même un quatrième but, mais ne put empêcher ses adversaires de mener le jeu et d'égaliser. Ce n'est que dans les dix dernières minutes que nos joueurs se réveillèrent et reprirent leur jeu endiablé du début, mais ils ne purent traduire cet avantage et M. Hubreck, du R. F. C. Brugeois, qui arbitra à la satisfaction générale siffla la fin sur le résultat de quatre buts à quatre.

Aux visiteurs, il n'y a pas de reproches à faire. Tous firent une belle partie, pratiquant un joli football.

Chez les Nordistes, Parsy aîné dans les bois m'a semblé un peu en déclin. Le tandem Mathieu-M. Vigroli, en arrière, fut hors pair ; ce dernier surtout fit une partie splendide. La ligne intermédiaire fut bonne. Franchomme qui remplaçait Graveline fit bien. Tant qu'à Courquin et Lerouge, ils furent eux-mêmes et c'est tout dire.

En avant, seul Dublin se montra très en forme, Wattine qui rentra les quatre buts et Verquin dans la première mi-temps, méritèrent la sélection. Parsy jeune et Ryssen furent bien pâles dans une équipe de cette force.

Dans la tribune officielle où présidait M. René Lefèvre, député du Nord, nous avons remarqué MM. Gimat, représentant le Préfet du Nord ; le colonel Mascarel, de l'I. P. ; Jooris, président de la Ligue du Nord ; le Vice-Président de la F. F. A. Néerlandaise ; les Membres de la Ligue du Nord, etc.

L'organisation ne fut point parfaite. Les possesseurs de cartes numérotées durent employer comme au régiment « le système D », pour trouver leur place.

D. D.

CHEZ LES MINIMES

Au terrain du Parc Jean-Dubrulle, en lever de rideau de la rencontre Zwaluwen-Ligue du Nord les Minimes Terriens battirent les Minimes Maritimes, par deux buts à zéro.

LA LIGUE DE L'OUEST A BATTU A SAINT-MALO, LA LIGUE DU NORD

Rennes, 25 décembre. — A Saint-Malo, la Ligue de l'Ouest a battu la Ligue du Nord par 2 buts à 1, marqués dans la seconde mi-temps.

Natation

Les Coupes de Noël

LA TRAVERSEE DE LA SEINE A ETE GAGNEE PAR POUILLEY

Paris, 15 décembre. — Cet après-midi s'est disputée la classique coupe de Noël qui chaque année réunit un lot plus ou moins élevé de nageurs dont la mise à l'eau en plein hiver constitue pour le public une excellente propagande en faveur de la natation.

Cette épreuve hivernale prouve, en effet, que quelque soit la saison, toute personne peut se jeter à l'eau sans aucun danger.

La coupe de Noël se court sur une distance d'environ trois cents mètres. Le départ est donné en avant du pont de la Concorde et l'arrivée jugée de l'autre côté de la Seine en amont du Pont Alexandre III.

Pour la troisième fois consécutive la victoire est revenue au français Georges Pouilley, devant le belge Courbet.

La lutte a été très serrée entre les 4 premiers classés dont le départ a été vite. Ce n'est que sur la fin que Pouilley a réussi à prendre un léger avantage.

A la suite d'un faux départ le Polonais Kartenoewitch qui s'était mis à l'eau a continué à nager jusqu'à l'arrivée ne voulant pas reprendre un second départ.

L'eau accusait une température de 4°. Aucune femme n'a pris part à la course.

Le classement a donné ce résultat : 1er Georges Pouilley en 3'57" ; 2e Courbet (Belge), en 4'2" ; 3e Georges Miche, 4'7" ; 4e Daussi (Tuvi-Jambiste, en 4'11" ; 5e Robichon ; 6e Courtin ; 7e Portheault ; 8e Renault ; 9e Saas ; 10e Mertier ; 11e Rimbourg ; 12e Albiac.

LA TRAVERSEE DU VIEUX-PORT DE MARSEILLE

Marseille, 15 décembre. — Voici les résultats de la coupe de Noël de Natation disputée ce matin à 11 heures dans la traversée du Vieux Port :

1er Navarre (Cercle des Nageurs) ; 2e Tisson (C.N.) ; 3e Di Macco (Chevalier Roze Sport) ; 4e Dideron ; 5e Francou ; 6e Chabrier ; 7e Guillois ; 8e Pellegry ; 9e Stenta ; 10e Clos.

Les 14 concurrents qui ont pris le départ ont effectués le parcours sans incident. Le Cercle des Nageurs est vainqueur de la Coupe.

Le Premier Congrès du Parti Communiste

IL S'EST OUVERT HIER A MARSEILLE

Marseille, 25 décembre. — Le premier Congrès du Parti Communiste (S.F.I.C.) s'est ouvert ce matin à Marseille.

Plus de 350 délégués prennent part à ce Congrès. Parmi eux on remarque M. Cachin, J. Renau, Vaillant-Couturier, Georges Lévy, Maurel, députés ; Frossard, secrétaire général du Parti Communiste ; Rappoport, Dunois, Verneuil, Loriot, etc. Quelques dames sont également déléguées au Congrès.

Après avoir élevé une énergique protestation contre les traitement infligés aux marins de la Mer Noire déportés en Algérie, le Congrès régla son ordre du jour. Le débat sur la politique générale occupera les séances d'aujourdhui lundi.

Avant de lever la séance le Congrès décida d'engager une lutte pour obtenir la revision des jugements qui ont condamné des Français actuellement en Russie puis il envoya son salut aux camarades espagnols en lutte contre leur gouvernement et décida de protester contre l'extradition demandée au gouvernement allemand des meurtriers de M. Dato. Les camarades roumains emprisonnés furent également mentionnés dans l'ordre du jour comme aussi toutes les victimes de la terreur blanche.

LA POLITIQUE GENERALE

A la séance de l'après-midi on entendit la lecture d'un rapport de Ker sur un conseil d'études communistes dont l'initiative revient à Frossard et qui doit dans la pensée des communistes remplacer le Conseil économique de la C. G. T.

Le Congrès aborda ensuite la discussion sur la politique générale du parti.

Frossard indiqua que pour l'intensification de la propagande le Comité directeur a pensé à diviser la France en 14 régions ayant chacune un délégué aux appointements mensuels de 800 francs. Le Congrès renvoya l'examen de cette idée à la commission des résolutions.

Avec Cartier (Seine) les critiques au Comité directeur commencèrent. L'orateur déplora le manque d'activité du Comité.

George (Doubs) estime que les députés communistes n'avaient point assez fait pour la propagande.

Soutif (Seine) critiqua vivement le groupe parlementaire du parti qui dit-il ne s'est pas encore pénétré de l'idéal communiste. L'attitude des députés lors des élections partielles de Paris fut aussi vivement critiquée. La presse communiste n'échappa pas aux reproches de l'orateur ; elle publie trop d'articles non conformes à la doctrine. L'idée de constituer au-dessus du comité directeur un presidium ou directoire lui paraît insupportable.

Ce fut, semble-t-il, l'avis du Congrès qui approuva.

Paret (Vienne) renforça ces critiques et dit que les paysans de sa fédération ne pourront comprendre cette nouvelle dictature. « Il faut, dit-il, que cessent les questions personnelles ; l'intérêt du parti communiste avant tout ».

La fin de la séance de l'après-midi fut consacrée d'abord à l'audition de Rappoport (Seine), qui retint pendant près de deux heures, l'attention des congressistes, qui applaudirent ses appels à l'union, son désir de négliger toutes les questions personnelles pour ne s'inquiéter que d'une chose : l'intérêt supérieur du Parti Communiste uni.

Plusieurs autres orateurs soutinrent la même thèse.

LE VŒU DE MOSCOU

On entendit ensuite Bestel, qui fit le voyage de Moscou, sur les conditions matérielles de l'existence à Moscou. Il donna des détails qui impressionnèrent le Congrès sur l'orientation nouvelle de la politique de Lénine, évoluant vers ce que le dictateur russe appelle un capitalisme d'Etat. Il apporta aux congressistes des précisions nouvelles. Bestel termina en suppliant le Congrès de ne pas s'occuper de polémiques personnelles. « C'est, dit-il, le vœu de l'Exécutif de Moscou ».

A 7 heures, la suite de la discussion fut renvoyée à aujourd'hui, lundi.

Le mariage des écrasés

IL A ETE CELEBRE A L'HOPITAL

Deux fiancés, Louis Delpierre et Marie Morin, domiciliés à Versailles, qui ces jours derniers avaient été renversés par une auto militaire en face de l'hôtel de ville, se sont mariés à l'hôpital civil de Versailles, où ils sont soignés.

Leurs témoins étaient un agent de police et un ouvrier terrassier en traitement à l'hôpital.

Gustave FLAUBERT

On a célébré, l'autre semaine, Gustave Flaubert. On a dit ce qu'avait été ce puissant romancier, chaînon entre l'école romantique et l'école naturaliste, mais on a peut-être pas rappelé tout ce qu'il y eut de tristesse et de douleur chez cet homme, capable pourtant d'élan, d'enthousiasme.

« Je méprise trop les hommes pour leur faire du bien ou du mal », écrivait-il à dix-huit ans, à l'âge où l'espérance gonfle d'ordinaire les cœurs.

Son enfance s'était déroulée dans un sombre hôpital près d'un père chirurgien, disciple des Cabanis et des Bichat.

Il avait vu la table d'opération, où les corps décharnés des miséreux étaient déchiquetés.

Et avant même d'avoir vécu la vie, il s'écriait : « On n'a pas besoin d'en avoir mangé pour savoir qu'elle est à faire vomir».

A vingt-deux ans, une attaque de haut mal le frappait. Sa jeunesse, sa belle santé apparente ne purent jamais vaincre cette nervosité, qui le brisait et devait abréger sa vie.

Et pourtant dans ses veines coulait le sang vigoureux des Normands. Il avait hérité de sa mère leur volonté, leur entêtement, leur goût de l'aventure.

« Je suis un barbare, disait-il de lui-même, j'en ai l'apathie musculaire, les langueurs nerveuses, les yeux verts et la haute taille, mais j'en ai aussi l'élan, l'entêtement, l'irascibilité ».

Il n'est pas de portrait plus vrai.

Un permanent combat se livre en lui. Deux natures se le disputent. Tour à tour, l'enthousiasme et le découragement l'emportent et les éclats de rire sont bientôt suivis de sanglots.

Ecrivain, Flaubert s'est attaché à atténuer ces oppositions de sentiments. Vingt fois, il reprenait la page écrite, pour donner aux choses toute la pitié, toute l'émotion qu'il y avait dans son cœur.

En pleine jeunesse — alors que ceux de sa génération se jetaient dans la vie tumultueuse — il se réfugie comme un animal blessé, dans sa propriété de Croisset, près de Rouen.

Là, il cisèle ses livres immortels, Madame Bovary, où palpite l'âme féminine, Salammbo, évocation majestueuse de Carthage et quelques autres.

Il se donne tout entier à l'art, qu'il place au-dessus de tout.

Mais sa misanthropie n'est qu'apparente. Sa sensibilité tressaille à travers tout son œuvre.

Il reste « le concitoyen de tout ce qui habite le grand hôtel garnie de l'univers ».

Il écoute les clameurs du peuple. Il a la haine du bourgeois à qui il impute toutes les laideurs d'ici-bas. Il disait, ainsi que le rappelait Romain Rolland ces jours derniers : « Je crois à l'évolution perpétuelle de l'humanité et à ses formes incessamment renouvelées. C'est pourquoi je hais tous les cadres où on veut la fourrer de force. La Démocratie n'est pas plus son dernier mot que l'esclavage ne l'a été, que la féodalité ne l'a été, que la monarchie ne l'a été. L'horizon perçu par les yeux humains, n'est jamais le rivage parce qu'au delà de cet horizon, il y en a un autre et toujours !... »

P. DELCOURT.

UN BRUIT COURT A BERLIN...

Un accord Franco-Anglais aurait été établi au sujet des réparations

Paris, 25 décembre. — Une dépêche de Berlin annonce que d'après des bruits qui circulent, mais qui demandent une sérieuse confirmation, les conversations entre MM. Briand et Lloyd George auraient abouti à l'accord suivant sur les payements de l'Allemagne en 1922 :

Celle-ci, sur l'annuité de 2 milliards, ne paierait l'an prochain, en espèce, que 500.000.000 de marks-or. Cette somme serait versée en plusieurs échéances, la plus forte avant le 15 avril.

L'impôt de 26 % sur les exportations resterait en vigueur, de même que l'accord de Wiesbaden, mais les prestations en nature seraient basées sur de nouveaux prix.

L'Angleterre aurait consenti à accepter en totalité l'accord de Wiesbaden, à condition que la France acceptât les propositions anglaises relatives à la stabilisation du mark allemand.

DES GROS LOTS

OBLIGATIONS COMMUNALES 1892

Le N. 461.242 gagne 120.000 fr. — Le N. 69.454 gagne 30.000 fr.

VILLE DE PARIS 1919

Le numéro 1.800.118 gagne 200.000 francs.
Le numéro 1.650.220 gagne 100.000 francs.
Les numéros 1.263.024 — 649.341 gagnent chacun 50.000 francs.
Les numéros 1.636.946 — 2.716.713 — 1.583.922 — 1.608.895 gagnent chacun 10.000 francs.
Les numéros 261 — 2.474.929 — 874.415 — 1.521.237 — 2.843.018 — 173.568 gagnent chacun 5.000 francs.

OBLIGATIONS FONCIERES 1895

Le numéro 414.079 gagne 100.000 francs.
Le numéro 239.112 gagne 25.000 francs.
Le numéro 232.453 gagne 10.000 francs.

COMMUNALES 1906

Le numéro 567.672 gane 200.000 francs.
Le numéro 956.846 gagne 25.000 francs.

FONCIERES COMMUNALES 1921

Le numéro 2.223.296 gagne un million.
Le numéro 468.978 gane 100.000 francs.
Le numéro 381.525 gane 50.000 francs.

BRILLAT-SAVARIN

Nous avons eu, ce mois-ci, la Semaine de Brillat-Savarin, durant laquelle hôteliers et restaurateurs se sont ingéniés à dresser des menus où figuraient des plats préparés selon les recettes chères à l'immortel auteur de la « Physiologie du Goût ». L'eau vous en vient à la bouche, à la seule énumération de ces délices : « Velouté de la belle Madame Récamier, Suprêmes de Faisan Juliette, Poularde glacée au champagne, Tourte de Mouton à la Ménagère » et tant d'autres encore que je passe... et des meilleurs.

Félicitons-nous de voir le « bien-manger » redevenir ce qu'il était autrefois : un art. Brillat-Savarin serait content de cette Renaissance. C'est lui qui a dit : « Tout le monde sait se nourrir, peu de personnes savent manger ». D'ailleurs, toute la *«Physiologie du Goût »*, ce monument à la gloire de la cuisine, est rempli de ces maximes qui témoignent d'un amour très véritable des joies de la table, en même temps que d'un jugement très fin en ces matières: « On devient cuisinier, mais on naît rôtisseur » ; « Les animaux se repaissent ; l'homme mange » ; « Une table mal servie prouve un esprit mal ordonné ».

Brillat-Savarin n'était cependant qu'un gourmet et non un professionnel de la cuisine. Avocat, député du Tiers-Etat aux Etats Généraux, exilé par la Révolution et rentrant en France sous le Directoire, il fit une carrière fort régulière ; président au Tribunal de l'Ain, commissaire exécutif à Versailles et conseiller à la Cour de Cassation. La gravité de ses fonctions ne l'empêchait nullement d'apprécier les mets recherchés.

Grimot de la Reynière, l'auteur de « l'Almanach des Gourmets », son ami et son émule, n'avait pas la finesse de son goût. Il ne « goûtait » pas des plats, il les « mangeait ». On voit la nuance. Ce n'était certes pas encore un glouton, mais ce n'était déjà plus un gourmet. Brillat-Savarin était un philosophe, et Grimot de la Reynière, un chroniqueur.

Charles Monselet fut le journaliste et le poète de la littérature culinaire, et Désugiers en fut le chansonnier. Monselet tonitruait contre les « Philistins de la table ». « Les gens qui ne savent pas manger, écrivait-il, sont les plus redoutables des ignorants ». Aussi partit-il en guerre pour ce qu'un de ses contemporains appelait « la Croisade de la fourchette ». Il publia un « Almanach des Gourmets » et la « *Cuisinière poétique* » où il alliait d'une manière fort curieuse les recettes et la poésie : il fonda une revue *«Le Gourmet»* par laquelle il voulait faire l'éducation gourmande du peuple ; malheureusement le peuple ne voulut pas s'éduquer, et « *Le Gourmet* » n'eut que très peu de numéros.

Désaugiers, lui, faisait des couplets. C'était un gourmand qui ne demandait pas que l'on se mît à table avec respect et qu'on mangeât avec onction ; il aimait la gaieté et la romance au dessert. Gourmand plus authentique que Béranger, il disait :

A table, on compose, on écrit,
A table, une affaire s'engage,
A table, on joue, on gagne, on rit,
A table, on fait un mariage.
A table, on discute, on résout,
A table, on aime, on est aimable,
Puisqu'à table on peut faire tout,
Vive donc sans quitter la table !

Aimable époque qui prit souci de la bouche et qui découvrit le plaisir de l'estomac.

P. A.

Dernière Heure

Le chimiste Comte s'est bien suicidé

IL A AVALE UNE DOSE DE POISON DEUX MILLE FOIS PLUS FORTE QU'IL N'EN FALLAIT POUR SE DONNER LA MORT

Le docteur Paul, médecin légiste, a pratiqué ce matin l'autopsie de M. Marcel Comte. La vérité qu'on cherchait est apparue immédiatement. Le docteur Paul ayant placé dès hier dans la bouche du cadavre un tampon d'ouate, destiné à retenir les vapeurs du tube digestif, a trouvé ce matin ce tampon complètement imbibé d'acide prussique. L'œsophage, qu'il a ouvert ensuite, contenait un cristal de cyanure de potassium de deux grammes : deux mille fois plus qu'il n'en fallait pour déterminer la mort foudroyante. En outre, le cyanure était tout à fait pur, ce qui s'explique par le fait que le suicidé était un chimiste.

L'examen des viscères auquel M. Kohn-Abrest procéda tout de suite après, n'a fait que confirmer les constatations du docteur Paul.

Le temps d'aujourd'hui

RECHAUFFEMENT

Probabilités pour la journée du 26 décembre : Vents d'ouest ou modérés; quelques éclaircies et ondées; beau temps région sud; réchauffement moitié nord.

FEUILLETON DU 27 DECEMBRE. — N° 58

La Fille sans Nom

GRAND ROMAN DRAMATIQUE

par Charles MEROUVEL

Ce sollicitor ingénieux se dit que si les commerçants de la Cité exportaient une foule de marchandises, il restait une branche importante de l'industrie britannique à organiser.

Il chercha un capitaliste sans préjugés et n'eut pas de peine à le découvrir.

Ce capitaliste s'appelait Burlett.

Le sollicitor, Templeton.

Ils rédigèrent en bonne forme, un acte de société... limited.

La célèbre maison Burlett, Templeton and Cᵉ était fondée.

En réalité, l'association ne se compose que de Templeton et Burlett.

C'est assez.

Templeton dirige les affaires.

Burlett tient la caisse qui ne laisse rien à désirer. C'est un des bons crédits de Londres.

Les deux hommes se valent et opèrent en toute sécurité, sous l'œil bienveillant des constables et policemen.

L'objet de leur commerce est étendu et vague : change et banque, pierres et métaux précieux, commission, exportation.

En général, l'exportation se borne à l'envoi sur le continent de cargaisons de pickpockets et de bandits de la pire espèce, mais respectables et de bonne figure.

Ils ne s'occupent point de bagatelles.

Mais si vous entendez parler d'une forte caisse soigneusement vidée, d'un magasin select mis à sac, d'une valise contenant d'énormes valeurs subtilisée dans un train, d'un pillage en un mot exécuté en grand et avec une adresse de premier ordre, dites-vous que la maison Burlett, Templeton and Cᵉ y est pour quelque chose.

Un détail :

Elle traite à bureau ouvert, moyennant commission, de la restitution des valeurs au porteur frappée d'opposition.

C'est là une des branches de son industrie les plus productives.

Jugez par là du reste.

Mais autre détail :

Les habitants de Londres, le lord-maire en tête, peuvent dormir sur les deux oreilles, sans redouter les méfaits de cette redoutable association.

Un renard ne chasse pas sur son terrier.

Burlett, Templeton and Cᵉ valent pour la prudence tous les renards du monde

En dehors de la libre Angleterre, le monde leur appartient.

Surtout la France.

C'est l'ennemie héréditaire ; contre elle tout est permis.

Burlett, Templeton and Cᵉ la saignent à blanc.

Inutile de dire qu'ils ont prospéré abondamment. C'est à désespérer de la justice de Dieu.

Leurs compatriotes les saluent, chapeau bas, et plus d'un honorable père de famille les jalouse.

Au surplus, leur gloire reste environnée d'un nuage de mystère et d'ombre.

Le hasard avait mis Pierre Brécheux, simple commis dans Belgrave square et nouant péniblement les deux bouts, en rapport avec eux.

C'est à dater de ce jour que la prospérité relative de l'ancien maître d'études avait commencé. Jusque-là, ses essais dans la carrière ne lui avaient procuré que des avantages discutables, malgré son ardente envie d'être riche pour être fort.

Nous disons prospérité relative.

Voici pourquoi :

Burlett, Templeton and Cᵉ, dans cette association où ils jouent le rôle de Jupiter caché dans l'Olympe, tirent comme on dit, la couverture à eux. En d'autres termes, ils avalent l'huître et laissent les coquilles à leurs subalternes.

L'armée clandestine qu'ils entretiennent vit grassement, grouille dans les tavernes de la Cité, fréquente les bars, les public house et les tap, dévore des jambons et des kippers, s'abreuve de porter, d'ale et de gin, s'enivre à outrance et jouit de tous les plaisirs qu'un bon Anglais peut se payer dans la joyeuse ville de Londres, mais elle ne roule pas sur l'or.

Ce sont de simples soldats qui ne reçoivent une haute paye que les jours de victoire.

Pierre Brécheux toutefois avait conquis ses grades rapidement.

Il était de l'état-major.

Le vieux Templeton, qui avait un œil étonnant, le remarqua tout de suite.

On pouvait tirer bon parti de ce petit homme fin comme l'ambre, aigri comme du vinaigre par les misères de la vie, et prêt à tout pour escalader cette tour chancelante qui s'appelle la fortune.

Pour tout résumer en un mot, Templeton et Burlett l'honoraient de leur confiance.

Les plans de l'ancien maître d'études les séduisaient. Ils se reposaient avec complaisance sur son astuce de loup-cervier.

Avec lui, toute bataille livrée était gagnée d'avance.

De là, la faveur dont il jouissait dans cette estimable maison.

Ce jour-là, l'ex-sollicitor travaillait dans son bureau, au premier étage d'un superbe immeuble, à l'angle d'Oxford street et de Charing-Cross.

Cette maison est une des plus considérables du quartier.

C'est tout dire.

Oxford street et Charing-Cross valent nos boulevards, moins la gaieté.

La maison est carrée, à trois étages seulement, mais massive comme une forteresse, solide sur ses bases et percée de fenêtres larges comme des ouvertures de magasin.

Sur la porte d'entrée, une seule inscription en lettres d'or :

BURLETT, TEMPLETON and Cᵉ

et au-dessous :

Exchange, Office, Commission, Exportation

C'est tout, et c'est assez.

Burlett, Templeton and Cᵉ sont connus à Londres comme chez nous le Louvre et le Bon Marché.

Seulement, demandez à un policeman quel commerce on fait dans cet immense bastion, il ne vous répondra point.

Personne ne pourrait le dire et tout le monde le sait.

Mais la chose n'est point pour faire honneur aux sujets de la reine.

Des employés corrects, bien mis, la plume sur l'oreille, frais et roses, vont et viennent dans les bureaux du rez-de-chaussée qui sont admirablement meublés.

Sobrement aussi.

Une confortable austérité règne dans ce temple du lucre où l'on témoigne un vif mépris au commandement de Dieu :

« Bien d'autrui point ne prendras ! »

Mais il faut être juste.

Tout y est décent, convenable, avec une certaine ampleur qui donne tout de suite l'idée d'un comptoir largement compris.

Un bureau est consacré au change et aux affaires de prêt et d'escompte.

Les fils de famille peuvent y négocier des emprunts à des taux variés qui oscillent entre trente et cent cinquante pour cent, moyennant garanties.

Un autre sert de magasin aux pierres précieuses et aux matières d'or et d'argent.

Des vitrines superbes en acajou massif, ce bois cher à nos bons ennemis, enchassent et recèlent — c'est le mot — des masses de brillants, de saphirs, d'émeraudes, de topazes et de rubis.

Elles en contiennent un assortiment complet.

Point de bijoux montés ; le bijou est traître et se reconnaît.

Rien que des pierres, mais par quantités énormes.

Burlett et Templeton pourraient approvisionner vingt-cinq joailliers de Londres sans s'appauvrir.

L'affaire Rosen cadrait admirablement avec leur spécialité.

D'un bout à l'autre de la maison, aucun bruit.

Les commis vont et viennent, silencieux comme dans une église.

Devant des pupitres, sortes d'estrades élevées çà et là, des comptables écrivent, tandis que derrière des rideaux verts, dans une sorte de petite chapelle particulière, on entend des bruits d'or remué dans des sébiles et de papier mince froissé légèrement.

C'est le cabinet de M. Burlett.

La caisse ! Le cœur de la maison !

Elle est amplement garnie. Burlett et Templeton ne laisseraient pas protester leur signature pour un nombre formidable de livres sterling.

Ce sont des capitalistes notables et leur simple parole vaut de l'or.

De temps en temps, un client se glisse par la porte d'entrée et demande d'une voix discrète :

— M. Burlett? — ou : M. Templeton ?

Et ils disparaissent aussitôt dans le couloir conduisant aux cabinets de réception des patrons.

En général, la mise est bonne, mais à dire vrai, quelquefois la mine laisse à désirer.

En y regardant bien, on trouverait là des types qui rappellent ceux qu'on rencontre entre onze heures et minuit du côté de Cannon street et de Blackfriars.

Mais personne n'y prend garde.

La respectabilité du lieu les couvre comme autrefois sainte Sophie protégeait les malandrins de Byzance et leur servait d'asile.

D'ailleurs, dans le brouillard intense, épais, lourd et noirâtre des bords de la Tamise, les coquins et les honnêtes gens sont difficiles à distinguer.

Dix heures du matin sonnaient à la grande horloge du British Museum lorsqu'un cab s'arrêta devant la maison Burlett, Templeton and Cᵉ.

Un pet